

Conversation avec Qiu Xiaolong

Ce titre est la neuvième enquête de Chen. Aimez-vous toujours autant votre personnage?

Oui! même si «aimer» n'est peut-être pas le bon mot. Chen évolue avec la Chine, et je nourris à l'égard de ces changements spectaculaires des sentiments mêlés. C'est un personnage plein de contradictions. Réaliste, il sait que s'il veut continuer à agir il doit rester dans le système. Dans ses premières enquêtes, il était plus idéaliste. Il pensait que grâce à la Réforme économique, la Chine avançait dans la bonne direction et qu'il pourrait apporter sa pierre à l'édifice. Aujourd'hui, il sait que la bataille est perdue d'avance. Il est plus critique et il avance du coup sur la corde raide. Dans ce dernier roman, il a même de sérieux ennuis. On ne peut pas sortir indemne de tant d'enquêtes menées contre les intérêts du Parti... Mais Chen n'est pas prêt à renoncer. Vu tout ce qui se passe en Chine aujourd'hui, il a encore du pain sur la planche.

Pourquoi vous être inspiré du scandale Bo Xilai?

Je ne cherche pas à montrer l'horreur du couple Bo, mais dans quel contexte social, politique et culturel de tels êtres apparaissent. Je m'efforce de décrire le système de parti unique avec son autorité et sa corruption absolues. Si la Chine ne change pas, d'autres Bo surgiront.

D'un point de vue plus personnel, Bo Xilai et moi étions étudiants dans la même université à Pékin, dans les années 80. Il m'a emprunté une raquette de ping-pong qu'il ne m'a jamais rendue! Je m'en souviens encore, pas parce que c'était ma raquette préférée, mais parce que j'avais été frappé, déjà à l'époque, par sa mentalité d'oligarque estimant que tout lui était dû. Quand l'affaire a éclaté, j'ai écrit un article dans le *New York Times* et j'ai aussitôt été attaqué sur Internet par ses partisans.

Quelle part de vérité, quelle part de fiction?

J'avais intitulé cet article: «La vie en Chine est plus invraisemblable que mes romans»... Et à l'époque, un ami m'avait suggéré d'écrire un texte sur ce scandale avant de préciser que les éditeurs le refuseraient sûrement car ce n'était pas crédible. Plus sérieusement, certains détails que le procès a révélés – corruption, complot, meurtres, adultères entre cadres de haut rang, luttes de pouvoir au sommet du Parti – apparaissent dans l'histoire de façon plus ou moins romancée. Et, pour sortir Chen de l'impasse dans laquelle il se trouve, je m'inspire de Wang Lijun, le superflic homme de main de Bo qui, une fois tombé en disgrâce, n'eut pas d'autre solution que de déclencher un scandale international. Il se passe tellement de choses folles en Chine que je n'ai pas peur de manquer d'inspiration!

Que symbolisent le dragon bleu et le tigre blanc du titre français?

Dans la culture traditionnelle, ce sont des créatures mythologiques liées aux cinq éléments, un aspect fondamental du taoïsme. Bien sûr, le dragon est aussi le symbole de l'empereur, du «souverain divin» recevant un mandat du ciel. On peut facilement imaginer un

politicien ambitieux tel que Bo souffrant du complexe de l'empereur-dragon. Dans le folklore populaire, le tigre blanc désigne une femme dépourvue de poils et d'après la superstition, elle porte malheur à tout homme qui couche avec elle, à moins qu'il ne s'agisse d'un dragon bleu.

Vos livres sont-ils toujours censurés en Chine?

Les premiers livres étaient expurgés. Dans la traduction de *Mort d'une héroïne rouge*, Shanghai était devenu «H City» car les responsables de la censure avaient déclaré que ces histoires ne pouvaient pas avoir lieu à Shanghai. Toutes les descriptions jugées «politiquement incorrectes» ont été coupées ou modifiées jusqu'à altérer complètement le sens de mes propos. Alors j'ai refusé de publier le quatrième titre de la série en Chine.

Le fait d'écrire en anglais influence-t-il votre imaginaire?

Cela me donne un certain recul sur les événements. Par exemple, «la société harmonieuse», «le rêve chinois», «la stabilité sociale» sont des formules très employées dans les médias officiels; en Chine, ces expressions font partie du langage courant, mais dans une autre langue, elles prennent une connotation nouvelle. Cela dit, le chinois fait partie de mon subconscient, il agit d'une façon ou d'une autre dans mon processus créatif. Tout écrivain cherche à créer une langue neuve et comme l'anglais est ma seconde langue, ça n'est pas toujours facile. Je me sers donc du chinois en incorporant des expressions idiomatiques et la sensibilité de cette langue à mon anglais. Ces emprunts m'aident à créer un style original, du moins je l'espère.

Que pensez-vous de l'accueil qui vous est réservé en France?

J'adore mes lecteurs français. Les échanges que j'ai avec eux signifient beaucoup pour moi et sont toujours d'excellents souvenirs. Lors de mon premier voyage à Paris, un lecteur avait rédigé à mon intention une longue note sur l'inspecteur Chen. À Montpellier, un autre m'a donné une bouteille de son vin préféré et un autre, un bouquet de fleurs. À Saint-Malo, après un long débat sur l'éternel célibat de Chen, deux lecteurs m'ont finalement conseillé de ne pas trop m'en faire pour lui... Ce qui me touche surtout, c'est leur passion pour la littérature et leur inquiétude sincère à l'égard de la Chine d'aujourd'hui. Pour un écrivain, c'est le meilleur encouragement qui soit, la meilleure récompense. Et je suis très fier que mes livres les plus récents paraissent d'abord en France. Il paraît même que certains de mes lecteurs étrangers envisagent d'apprendre le français pour les lire!

Qiu Xiaolong

Dragon bleu, tigre blanc

«La vie en Chine est plus invraisemblable que mes romans.»

LIANA LEVI



Qiu Xiaolong est né à Shanghai en 1953. Durant la Révolution culturelle, son père est taxé de «capitaliste» et lui d'«enfant de traître». Privé d'école, il étudie l'anglais seul afin de pouvoir lire autre chose que *Le Petit Livre rouge*. En 1976, il soutient une thèse sur T.S. Eliot, commence à traduire et à écrire de la poésie. Invité à poursuivre ses recherches à Saint-Louis, aux États-Unis, il décide de s'y installer définitivement après les événements de Tian'anmen. Son nom circule alors parmi les sympathisants du mouvement démocratique, et il ne pourra pas retourner en Chine avant de nombreuses années. Mais c'est dans une chambre d'hôtel de Shanghai qu'il entame en 1997 l'écriture, en anglais, de *Mort d'une héroïne rouge*, la première enquête du camarade-inspecteur Chen Cao. Traduits dans 20 pays, ses livres se sont déjà vendus à plus de un million d'exemplaires à travers le monde, dont plus de 500 000 en France.



© Sophie Bassouls

Dragon bleu, tigre blanc. Stupeur à la brigade des affaires spéciales. Sous couvert d'une de ces promotions ronflantes dont le Parti a le secret, Chen est démis de ses fonctions et doit quitter la police. À peine le temps de digérer la nouvelle qu'il échappe de peu à une machination visant à le surprendre avec des prostituées dans une boîte de nuit pour Gros-Sous. Quelqu'un veut la peau du plus incorruptible des flics de Shanghai. Désarçonné, inquiet pour sa vie, Chen prétexte la rénovation du tombeau de son père à Suzhou pour tenter d'agir à distance. Avec l'aide de Yu, Peiqin, Vieux Chasseur et d'une jeune concubine bafouée, il cherche dans les enquêtes en cours les indices expliquant cet acharnement. Mais autour de lui, les gens semblent surtout préoccupés par la mort d'un homme d'affaires américain et par l'ascension

politique de Lai, le premier secrétaire du Parti de la ville. À l'approche du Congrès annuel du PCC, celui-ci peaufine son image de leader de la nouvelle gauche en réhabilitant les chants rouges de l'époque maoïste avec le soutien de sa femme, une avocate ambitieuse et manipulatrice. Dans cette intrigue aux ramifications complexes, Qiu Xiaolong s'inspire de la chute du puissant maire de Chongqing, Bo Xilai, et de son épouse. Pour mémoire, celui que les médias surnommaient le «Kennedy chinois» a été condamné à l'automne 2013 à la prison à vie pour corruption, détournement de fonds et abus de pouvoir. Et sa femme à la peine de mort avec sursis pour empoisonnement.

Les enquêtes de l'inspecteur Chen sont également disponibles en poche aux éditions Points

Mort d'une héroïne rouge (2001)

«Fin, érudit, formidablement documenté.» *Elle*

Visa pour Shanghai (2002)

«Portrait de la Chine contemporaine, hommage à la poésie éternelle, Qiu connaît son sujet et le lecteur jubile.» *Madame Figaro*

Encres de Chine (2004)

«Un portrait des plus sensibles de la Chine d'aujourd'hui.» *Télérama*

Le Très Corruptible Mandarin (2006)

«Un cours de géopolitique partial et hilarant.» *Lire*

De soie et de sang (2007)

«Une des créations les plus originales du roman policier contemporain.» *Le Monde*

La Danseuse de Mao (2008)

«Qiu n'a pas son pareil pour éclairer la Chine actuelle.» *Paris-Match*

Les Courants fourbes du lac Tai (2010)

«À lire comme on voyage : avec enthousiasme, curiosité et délectation.» *Le Dauphiné Libéré*

Cyber China (2012)

«D'une intelligence diabolique et d'une lucidité politique exemplaire.» *La Provence*

Les nouvelles du cycle de la Poussière Rouge se lisent en Piccolo

Cité de la Poussière Rouge (n°69, 2010)

La Bonne Fortune de monsieur Ma (n°78, inédit, 2011)

Des nouvelles de la Poussière Rouge (n°95, inédit, 2013)

«Aussi efficace que bien des pamphlets.» *Le Monde*



© Masterfile

Parution mars 2014

Collection «Policiers»

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Adelaïde Pralon

336 pages. 19 euros
ISBN 978-2-86746-717-2

Éditions Liana Levi
1, place Paul Painlevé, 75005 Paris
Tél.: 01 44 32 19 30
editions@lianalevi.fr
www.lianalevi.fr

Presse: Amélie Dor
Librairies: Élodie Pajot